16°Y²
H 7269

serge
koster

# le voyage inachevé

flammarion

# LE VOYAGE INACHEVÉ

16°42
47269

## DU MÊME AUTEUR

*Le Soleil ni la mort*, roman (Denoël, coll. Lettres nouvelles, 1975).

*Le Rêve du scribe*, roman (Denoël, coll. Lettres nouvelles, 1976).

*Une histoire qui ne finira jamais*, roman (Flammarion, coll. Textes, 1978).

*Les Langues de terre*, roman (Flammarion, coll. Textes, 1980).

*L'Homme suivi*, roman (Flammarion, 1982).

83
29.30

SERGE KOSTER

# LE VOYAGE INACHEVÉ

récits

FLAMMARION

DL-26-04-1983-11293



© Flammarion 1983
Printed in France
ISBN 2-08-064529-3

*À Geneviève*

# LE VOYAGE INACHEVÉ

« À l'heure qu'il est, je comprends que toute cette affaire se jouait en moi seul. C'était un monodrame où personne d'autre que moi n'a jamais tenu un rôle. Mais j'ai fait quelques dommages... J'étais pareil à un insensé. »

Henri Calet, *Monsieur Paul.*

# 1.

## Manœuvres

En ce temps, qui était de mon jeune âge adulte, je conjuguais l'amour et l'amitié comme si ces affections jumelles et rivales pouvaient constituer le tissu harmonieux et cohérent d'une existence d'homme. Rien dans les mains, rien dans les poches, un cœur et des yeux gros comme ça, et le reste à l'avenant dans les replis du vêtement. Je croyais à ma singularité, elle était innombrable, de l'ordre de quatre milliards d'individus, ce me semble ; et il en allait de même pour les désirs et les sautes d'humeur, un peu trop soumis aux caprices de la météorologie. Mais je parlerai une autre fois des problèmes du couple et de mon goût indistinct pour ma femme, mes amis, le genre humain ; cela relève du mythe et de la cyclothymie. Aujourd'hui, c'est avec un barbare nommé Derri qu'a affaire ma mince personne brune à lunettes.

Pour dire le vrai, les illusions politiques, j'avais déjà commencé à les brader à la billebaude. Une liquidation sans traitement de faveur ni espoir de remise à neuf ou d'agrandissement : marchandise avariée, soldes inintéressants, fonds de commerce périmé. Poutres apparentes, mais pourries : étaient-ce les termites, ou les idées noires, ou les vacheries ordinaires ? C'était tout rongé. Trop à l'étroit dans la cellule du quartier, j'en avais

déserté les discussions rituelles et laissais péricliter mon appartenance à la grande famille militante de l'avenir tous frais payés ; la carte d'adhérent vieillissait dans quelque tiroir désaffecté où traînaient les objets hors d'usage.

Ma femme, anticommuniste primaire comme elle se définissait elle-même, n'en marquait aucun signe de satisfaction. L'époque n'était à la pavane ni à la gaillarde. On se contentait d'enregistrer ce recul banal, bénin. On sent bien pourtant que ce n'est pas à camper sur ses positions qu'on résoudra cette guerre larvée que se livrent les hommes, dans les intervalles où ils ne s'infligent pas les pires blessures. N'insiste pas, vieux. Dira-t-on que les choses rentraient dans l'ordre ? Pas précisément, mais au désordre quotidien dans lequel nous vivions sans gêne matérielle venait s'ajouter cette désillusion douceâtre, comme un manque à perdre, tout simplement. Finie l'escroquerie de la solidarité : les autres ne sont pas mes frères absolument ; je serais heureux que plus personne ne souffre, mais il y a quelque honte dans la considération de ces bonnes âmes qui saignent indiscrètement, loin de la famine et de l'abrutissement. Hormis la désobéissance civile dans la vie de chaque jour, je ne discerne aucun combat possible ou plausible, tels sont le blocage et la sclérose des relations dans cette société qui est notre lot le plus précieux, à ce qu'on dit, ou selon ce qui se doit.

Mais sur cela aussi faudra-t-il peut-être revenir, plus tard, quand la nostalgie de la lutte, les retombées de l'amertume et les cris du désespoir

auront opéré leur confuse jonction à cette frontière qui sépare le songe étourdi et mélancolique de la gaieté d'avec son branle-bas et ses jubilations altruistes. Pour lors, je n'ai guère eu de chance avec mes engagements sociaux : j'en attendais trop, moi qui ne suis qu'un gagne-petit de la blague mondaine. Déception qui, à tout prendre, nous fera rire à gorge déployée, nuque en arrière, comme un cheval sur le retour soudain hennissant ; ni drôle ni triste, cela détend les ressorts jadis trop bandés d'un individu qui avait une tendance excessive à l'obliquité mentale. Cela procure des éreintements de qualité médiocre. La déloyauté des circonstances à notre encontre n'a d'égale que la sympathie dont on s'entoure soi-même comme d'une étoffe douillette. À présent rien ne me répugne tant que les règlements de comptes, j'en ai soupé de la détestation systématique, je ne suis pas doué. Il me reste l'abstention active et serviable de qui se trouve bien au bercail, jouissant de choses et d'êtres, les livres par terre, les cassettes qui diffusent l'amnésie, et la sienne femme. Pourtant m'émeut aussi ce qui circule, pacifique, entre les personnes privées.

Je ne suis pas incapable de brio, surtout lorsque adviennent les beaux jours. En un temps de dénigrement quant à ce qui touche à la formation universitaire, on hésite à évoquer les carrières de l'esprit ; passons outre. Le concours d'agrégation aurait-il eu lieu l'hiver, sans doute n'aurais-je pas été reçu à la seconde tentative ; pas plus qu'aux suivantes, éventuellement. Le

service militaire, cette école de crasse avec ses corvées de chiottes, les soûleries du sergent et le sadisme de l'adjudant-chef, n'avait pas trop nui à la préparation des épreuves écrites. C'est qu'après quelques semaines de commando, plus ou moins escamotées par l'endossement du rôle de tire-au-flanc, de malade professionnel et de planton nocturne dans la loge du P.C. de la compagnie, j'avais réussi à me faire muter à Paris, dans un bureau subalterne de la caserne de recrutement, puis dans un ministère où, soldat de deuxième classe oublié de ses chefs et inapte à la promotion, je parvins à jouer le personnage d'autant plus indispensable qu'il est invisible ; comble du succès quand on a, chevillée aux glandes, la haine du caporalisme et autres foutaises martiales. La quille, bordel ! Et vive l'école !

Par parenthèse, si j'aspire à enseigner, c'est surtout parce que cette profession décriée est de celles, rares, où le concept de patron ne suscite qu'une silhouette lointaine, floue et superflue. Nous ne sommes pas aux pièces, on n'a pas encore institué le pointage, j'arrive parfois en retard dans la classe, mais ce grappillage d'oisiveté est ensuite compensé par cinquante, cinquante-cinq minutes d'intense livraison de soi, des méninges, des nerfs. Si les élèves sont trop nombreux, du fait de l'avarice de l'État, qui rogne sur le budget et les postes mais pas sur l'emphase pédagogique et le chantage moralisateur, du moins a-t-on en face de soi des êtres vivants, dont certains ont quelque plaisir et des espérances. Et puis on est là, entre quatre murs, c'est vrai, mais

c'est aussi ailleurs, en quelque sorte, loin des autorités et des supercheries ; on n'est pas des cochons de payants, le temps d'un intermède. La culture c'est la vie et l'espace verbal est aussi l'espace vital.

Me voilà donc agrégé d'allemand, et, pour lors, stagiaire. Affecté dans un lycée parisien, je travaille à apprendre le métier dans la classe d'un petit barbu astigmate, fort en gueule, assez bon bougre, quoiqu'il ne m'enchante pas d'être apostrophé vertement devant les élèves, en cas de désaccord. Il a des velléités de création littéraire et se prend avec modestie pour le neveu naturel de Kafka, quelque chose comme son héritier présomptif. Et alors ? Il me convainc perversement d'acheter son dernier roman, à la dérive dans l'insuccès. Pourquoi pas ? Ils sont nombreux que cela démange d'écrire ; plus clairsemés les lecteurs, ou inégalement répartis. On en fait tout un plat ; lui aussi, à ce qu'il m'a semblé ; franchement, c'est comique. J'achète, je lis, je complimente ; sans aucunement mésestimer. Ensuite je balance : rangerai-je le volume dans la bibliothèque ou le transmettrai-je à d'autres ? Quoi qu'il en soit, ma bibliothèque restera désespérément incomplète ; quelle chance ! C'est ainsi que vogue la galère de la littérature. Il y a mieux, et pis.

Mon Dieu, inutile de contrefaire celui à qui on ne la fait pas !

Le stage scolaire se terminait en avril. Je n'ai rien à dire pour ma défense si j'avoue l'impression d'un monde à vau-l'eau. Pour moi, merci, ça

va plutôt bien, malgré le cercle des défunts qui s'agrandit peu à peu, sans qu'on y puisse plus que participer à la souffrance, de l'autre côté de cette barrière qui se dresse entre nous et les perdants. Ça va bien, dis-je : Albina est enceinte de mes œuvres, notre entente passe par des bas et des hauts, dans l'ensemble ça gaze, le sexe, l'esprit, tout ça. Et les camarades sont légion, le logis ne désemplit pas, c'est un lieu de passage apprécié, il y règne une connivence chaotique, aimable, avertie. Et la vie vraie a un goût de liberté qui ne s'est pas encore délité dans la routine et le spleen qui me vient parfois, sans cause.

La machine administrative aussi suit son cours. Un des multiples décrets qui, à cette date, assignaient aux agents de l'éducation une mission d'ouverture sur la vie, comme si l'école était le lieu clos par excellence et la culture du reliquat esthétique et humaniste une asphyxie des facultés mentales et non leur épanouissement ainsi qu'on l'avait cru par ineptie ou inertie durant des siècles, un de ces décrets donc stipulait que, désormais, les futurs enseignants étaient astreints libéralement à s'initier aux mécanismes et mystères de l'entreprise de leur choix. Façon de combler l'écart entre l'aire de la gratuité et l'aire du rendement ? Nous lester d'un bagage expérimental et pratique avant de nous confier les ébauches de chair à chiourme et à chômage ? Les clichés ne me manquent pas, je le confesse, pour énoncer les idéaux de notre temps ; c'est que j'éprouve très fort, et jusqu'à la nausée, toute

atteinte à ma petite personne particulière et cette abusive contradiction qui nous veut main-d'œuvre malléable et rigide à la fois, à merci. Très peu pour moi. Et pour vous, qui êtes à certains égards de la même espèce que moi ?

Je prenais l'affaire au sérieux, certes. Même niés, les événements de Mai 68, cette épopée de la parole, avaient laissé des traces, et aussi la lecture de certains livres, qui en étaient l'empreinte stupéfaite, ou l'écho lucide. Il n'est pas facile de résister au mépris et à la hargne qui accablent les intellectuels improductifs ; le mythe du travail salvateur et la mystification qui soumet l'homme aux impératifs économiques ont chassé, comme un clou l'autre, mille fois enfoncé, l'antique et religieuse malédiction qui associait le malheur au labeur. Tout est bien qui commence bien, si on a sa place dans la chaîne. Honte à ceux qui se délectent du droit à la pensée et de l'éloge de la paresse. La dénonciation écrite des méfaits du boulot contraint n'a jamais fait de mal à une autorité merdeuse. Et moi que la myopie oblige à porter des verres grossissants je brûlais d'entrer dans la compétition et d'affronter la baisse tendancielle du taux de profit, comme il est prévu dans un fameux livre.

Or le « monde du travail » ne m'était pas ce continent inconnu qu'on prétend. Congénitalement pauvre et précocement marié, je m'accordai un délai de réflexion durant lequel Albina seule fit face à la situation pécuniaire. Un zeste d'humiliation, de la distraction en pagaille, telles sont

les réminiscences qui remontent quand me saisit l'envie de restituer ce temps en miettes.

*Do ut des*, « je donne pour que tu donnes », cette mentalité ancestrale colle à mon patrimoine génétique. J'eus le souci de mettre la main à la pâte, moi aussi, pour n'être pas de reste. La belle saison est propice à ces sortes de résolutions honorables. On se console vite de ces étés laborieux mais provisoires ; viendra le pain bénit du professorat, les jérémiades et récriminations abandonnées aux envieux et aux insatisfaits ; à moi la jouissance des horaires luxueux, des vacances élastiques, du rythme et du tempo élus, des tâches nobles, contemplatives, désintéressées — du parasitisme, quoi. Mon Dieu, je n'ai rien fait de mal ni de si coûteux, ou bien cela s'est estompé dans le mauvais goût et la propension à la laideur généralisée.

C'est un calendrier mensuel que j'ai en mémoire pour dire ces corvées ponctuant mon temps d'études. Juillet était l'étape du vendeur dans un grand magasin ; au revers de la veste un insigne me désignait comme « débiteur ». Le plus dur de cette exhibition était le port obligatoire de la cravate. Le soleil chauffait fort sous les verrières, les chalands du zoo s'irritaient de ma torpeur et de ma maladresse, les regards du chef de rayon me vrillaient la nuque, je tremblotais sur mes jambes variqueuses, la durée s'étirait comme du chewing-gum, si vous voulez savoir. J'ai marchandé les boules de pétanque, débité les planches de bois, tronçonné ma juvénile ardeur en paquets grotesquement ficelés. Ma belle-famille a même